

Études littéraires africaines

Études françaises, (Montréal : Presses de l'Université de Montréal), vol. 55, n°3 (*L'oeuvre de Boubacar Boris Diop*, dir. Josias Semujanga), 2019, 198 p. – ISSN 0014-2085

Alice Chaudemanche



Numéro 50, 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1076073ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1076073ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Chaudemanche, A. (2020). Compte rendu de [*Études françaises*, (Montréal : Presses de l'Université de Montréal), vol. 55, n°3 (*L'oeuvre de Boubacar Boris Diop*, dir. Josias Semujanga), 2019, 198 p. – ISSN 0014-2085]. *Études littéraires africaines*, (50), 280–282. <https://doi.org/10.7202/1076073ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2020

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

moments datée (les références à « l'africain » ou à « l'occidental ») et des termes (par exemple « sauvages », « primitifs », « âme nègre ») qui auraient nécessité un usage systématique des guillemets (malgré la familiarité évidente de l'auteur avec leurs connotations problématiques). Force est enfin de relever quelques hésitations formelles, comme un référencement variable dans plusieurs citations et notes infrapaginales ou des travaux cités sans mention dans la bibliographie.

Cela dit, *La Tentation de l'Afrique* s'avère une étude minutieuse et très documentée, qui offre une réflexion innovante à propos de « la valeur trop longtemps méconnue des civilisations africaines » (p. 61), et ce, notamment pour le lecteur à qui l'Afrique « demeure inconnue » (p. 14). Non contente d'abonder en passages stimulants et finement élaborés, l'entreprise est aussi audacieuse, car la « tentation » de l'auteur s'inscrit dans le sillage d'une pensée anthropologique qui voyait naguère dans l'Afrique la promesse d'une renaissance face au déclin occidental. Le potentiel critique de cette idée pour la modernité africaine est mesuré grâce aux lectures croisées de travaux plus contemporains, comme ceux d'Achille Mbembe et de Felwine Sarr, des « Ateliers de la pensée » dakarois et de l'afro-féminisme (entre autres).

Fr. Treffel réussit donc une intervention critique valorisante et productive pour la pensée africaine, qu'il intègre dans un paradigme politico-philosophique global interconnecté et pluriel. Il montre que l'Afrique « exprime des valeurs, des mentalités, un langage autres qui pourraient rendre service à notre monde en crise » (p. 32). Son ouvrage participe donc à cette redéfinition épistémologique nécessaire, contribuant à établir que « [l]e monde a besoin de l'Afrique comme sujet et non plus objet » (p. 84). Il sera à ce titre générateur de fructueux débats dans les champs africaniste, francophoniste et philosophique. Dans une optique plus pragmatique, il sera une lecture bénéfique pour tout acteur culturel et politique concerné par les relations entre l'Europe et l'Afrique.

Markus ARNOLD

REVUES

***Études françaises*, (Montréal : Presses de l'Université de Montréal), vol. 55, n°3 (L'œuvre de Boubacar Boris Diop, dir. Josias Semujanga), 2019, 198 p. – ISSN 0014-2085.**

Cette livraison de la revue québécoise *Études françaises* s'ouvre sur un éditorial en forme de prise de relais, dans lequel son nouveau directeur, Stéphane Vachon, rend hommage à l'artisanat des revues : « Nous sommes gens de revue ». Ce numéro, préparé par Josias Semujanga, assume

cette fonction essentielle de la revue en proposant de *revoir* l'œuvre du romancier, essayiste et journaliste sénégalais Boubacar Boris Diop, auquel trois numéros spéciaux ont été consacrés durant la dernière décennie (*Interculturel Francophonies*, n°18, 2010 ; *Langues et littératures*, hors-série n°1, 2014 ; *Études littéraires africaines*, n°46, 2018). Contrairement à ce que laisse entendre le titre (*L'œuvre de Boubacar Boris Diop*), le présent ensemble se concentre surtout sur la construction de l'œuvre romanesque de l'écrivain et n'aborde qu'indirectement son œuvre théâtrale et ses nouvelles. Ce regret est compensé par la qualité d'un dossier qui renouvelle la compréhension de l'œuvre diopienne, ainsi que par la remarquable bibliographie critique où sont recensés les travaux qu'elle a suscités depuis trente-cinq ans, tous genres confondus.

Le titre de la présentation, « Boris Diop, au-delà de la *vanité* d'écrire », résume bien la problématique principale de cette livraison. Il invite à transgresser la frontière entre les préoccupations éthiques et politiques, d'une part, et la « quête esthétique » de l'écrivain (p. 19), d'autre part. Les sept contributions proposent de penser l'articulation entre la poétique complexe de l'œuvre diopienne et son engagement politique. Plusieurs d'entre elles s'intéressent au rapport qu'entretient la fiction avec l'histoire politique de l'Afrique contemporaine : Christiane Ndiaye montre comment les différents personnages féminins réinterprètent des figures historiques réelles (Aline Sitoé Diatta) ou incarnent le peuple (la petite Kaveena) et sont toujours des « figures d'exception » très politiques (p. 58) ; Josias Semujanga interroge les implications narratives et éthiques du choix du récit d'enquête pour aborder le génocide au Rwanda (« *Murambi, le livre des ossements* ou la question du jugement »). L'article de Christian Uwe examine lui aussi la « pertinence politique du projet littéraire » (p. 27) en montrant que la dimension métapoétique de l'œuvre n'est pas le fruit d'un solipsisme esthétique, mais figure au contraire une crise de la littérature directement reliée aux crises politiques. Les articles se répondent et font émerger ce double constat : l'architecture complexe des romans écrits en français par Diop n'est pas plus *vaine* que celle de ses romans en wolof n'est dénuée de recherche esthétique. À l'étude de Liana Nissim sur le réinvestissement des genres oraux dans *Les Petits de la guenon* fait ainsi écho la contribution de Cheikh Mouhamadou Soumoune Diop, qui souligne les enjeux de la réécriture des proverbes dans les romans en wolof. Ces résonnances invitent à penser l'unité de l'œuvre bilingue de Boubacar Boris Diop. L'article de Mbaye Diouf ouvre, de ce point de vue, une piste intéressante : selon lui, la singularité de la poétique romanesque de Boubacar Boris Diop serait à chercher du côté de sa quête du « pouvoir fabulatoire » du récit (p. 44). Le bel inédit de l'écrivain qui figure à la fin du dossier semble lui donner raison puisqu'il oppose à la bibliothèque du père, « cercueil des signes », les « contes de mère Faat Ndiaye » animés par « le feu d'une parole si proche » (p. 129-130).

En marge du dossier, le numéro comprend également une rubrique intitulée « Exercices d'écriture » qui compte deux contributions, l'une de Lucie Bourassa où bruisse la langue poétique de Bernard Noël, l'autre sur l'exploration des formes de conflit ordinaire dans *La Vie commune* de Lydie Salvayre, par Sylvie Servoise. L'ensemble illustre bien la ligne de la revue, réaffirmée par son nouveau directeur dans l'éditorial : « *Études françaises* entend demeurer un espace d'écriture à la recherche de ce qui est littérature selon les lieux et les moments [...] » (p. 8).

Alice CHAUDEMANCHE

***Matatu : Journal for African Culture and Society*, (Amsterdam ; New-York : Rodopi), n° 44 (*Arts, Activism, Education, and Therapies : Transforming communities Across Africa*, dir. Hazel Barnes), 2013, 308 p. – ISBN 978-9-04203-807-3.**

Le numéro 44 de la revue *Matatu* n'est pas le premier qui soit consacré à ce que l'on appelait auparavant le *Theatre for Development (TfD)*, cet ensemble de performances essentiellement théâtrales conçues à des fins de sensibilisation, qui répond aujourd'hui à l'appellation plus générale de *applied theatre*. Si cette dénomination connote peut-être moins directement le milieu de l'aide au développement auquel ces performances sont liées, les différentes contributions formant cet ensemble confirment bien leur dépendance institutionnelle à l'égard des structures d'aide sociale spécialisées dans l'accompagnement de divers publics : enfants maltraités, détenu(e)s, personnes handicapées, enfants vivant dans des quartiers déshérités, minorités ethniques, ou encore publics fréquentant des structures accueillant des patients atteints de VIH (c'est le cas majoritairement traité).

Ces études, relevant pour la plupart de la recherche-action, en ont les forces et les faiblesses. Fortement liés aux cas étudiés, leurs auteurs décrivent minutieusement les expérimentations de « théâtre appliqué » auxquelles ils se sont adonnés, en insistant tantôt sur des parti pris théoriques ou méthodologiques corrélés à leurs attentes en matière de changement social, tantôt sur la réception des publics et des acteurs de ces performances. Certaines contributions n'échappent pas à la tentation d'afficher des concepts séduisants sans pour autant se donner la peine de les définir (citons par exemple les publics considérés d'emblée comme des « *co-creators* », p. 19, sans plus de précision), d'autres parviennent à des conclusions induites dès le départ ou fortement consensuelles (« la danse aurait libéré la parole » dans la société rwandaise post-génocide, selon Théogène Niwenshuti, dans « *Dance as Communication Tool : Addressing Inter-Generational Trauma for a Healthier Psycho-Social Environment in Rwanda and in the Great Lakes Region of Africa* »). Nonobstant la pauvreté de certaines contributions, on appréciera de retrouver, d'un chapitre